

D'un simple trait d'histoire locale, le poète tire un récit qui nous émeut sous sa parole. C'est court, naïf même et pourtant le souffle héroïque a pénétré cette chanson. Qui donc fait ces merveilles, sinon l'amour du sol natal? Il n'y a, selon nous qu'un autre poète en Europe qui réussisse comme J. Roux à communiquer cette allure épique à des scènes d'héroïsme vulgaire. Ce poète est M. Fred-Guil. Weber, l'illustre auteur des *Dreizehnlinden* (Le couvent des Treize-Tilleuls). Nous espérons faire bientôt connaître en France cette admirable légende qui a mis d'un seul coup son chanteur à la première place de la poésie allemande contemporaine.

Sont achevés aussi, dans ce même genre épo-lyrique dont M. Weber est la glorieuse incarnation, *Amblar le Menestrel* ou la légende du troubadour qui sauve, avec une chanson, la ville de Tulle des griffes de Lancaster, et surtout le magnifique poème de *Charlemanha*. C'est un épisode de l'incursion des Normands en Limousin. Il y a dans cette geste, comme enchâssé dans le récit, le contraste merveilleux d'un hymne de gloire à l'Empereur, récité par un Limousin, dans l'intervalle d'un banquet, avec une imprécation de haine, éclairée d'aspirations à la mort, qu'un guerrier normand fait entendre de sa prison souterraine...

Nous avons parlé de simplicité, de naïveté même, dans la pensée poétique de J. Roux. N'insistons pas outre mesure. La vieille question de la naïveté des épiques est bien chancelante aujourd'hui. Parce qu'une épopée est le fruit d'une civilisation naissante — ou mourante, quelquefois, voyez les épopées méridionales! — il ne s'ensuit pas fatalement que le chanteur soit ignorant des autres littératures. Les *Traité*s de Dante sont là pour appuyer mon assertion. Et en somme, cette naïveté du cœur, commune à tous les poètes, ne suppose pas la naïveté de l'intelligence. Nous le montrerions chez J. Roux, si nous avions à nous arrêter sur ses *jugements* littéraires.

La forme de ses chansons a néanmoins dans son ampleur narrative une simplicité bien apparente, assez généralement soutenue. On remarque d'ailleurs chez lui une singulière tendance à perdre par moments, à force de simplicité, le souffle poétique lui-même. Demême que l'empire de la grâce est voisin du petit royaume de la mièvrerie, l'extrême simplicité peut confiner au prosaïsme. C'est ainsi que nous eussions aimé le début de la chanson *Mounsenshour Boria* (histoire d'un missionnaire) plus digne de la fin, qui est fort belle et surtout la préparant mieux. Nous en dirons autant de la conclusion du *Moungé d'En Glandier*. Hâtons-nous d'ajouter à cette critique légère que si l'*Épopée* limousine a quelques faiblesses ou inégalités, elle se relève parfois superbement, comme dans le *Toumbel de Clemens V*, pèlerinage du troubadour au tombeau du pape qui jugea les Templiers, où une fin tout à fait grandiose, rythmée par la marche ascendante des strophes, fait oublier l'inutilité de quelques détails du début. Ce dernier poème a certaines pages qui peuvent lutter avec tout ce que la Renaissance du Midi a produit de plus achevé. Certaines des *chansons* d'ailleurs, telles que *Bernat de Ventadourn*, qui nous montre le poète devenu moine et tressaillant sur son lit funéraire, au moment où une des nobles dames qu'il avait chantées vient poser en pleurant une main sur son front, telles encore que la *Marqueza de Pompadourn* ou *Gaifre d'Aquitanha*, pour ne pas répéter les noms que nous écrivions tout à l'heure, sont de purs chefs-d'œuvre d'art et d'histoire mariés.